

La Lettre Soufie

Numéro 37 - Automne 2008

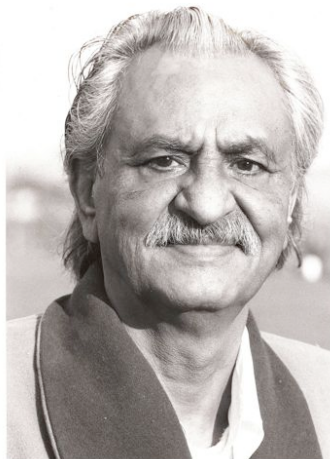


Sommaire

Décès d'un grand maître spirituel	1
La prière et le jeûne	5
Voyage en Iran (I)	7
Voyage en Iran (II)	13
Le tumulte de l'Amour	22

Décès d'un grand maître spirituel

Dr. Javad Nurbaksh, maître de l'ordre soufi Ne'matollahi, est décédé vendredi 10 octobre 2008. Ayant quitté Téhéran en 1979, et ayant beaucoup voyagé au Etats-Unis, il s'installa finalement en Angleterre en 1986, et ne retourna jamais en Iran où l'Ordre continue à prospérer malgré les tentatives officielles pour renier l'esprit des soufis iraniens. Il personnifiait lui-même la vie soufie, servant l'humanité avec humilité et amour.



Dr Nurbaksh est né le 10 décembre 1926 à Kerman, ville que les soufis appellent affectueusement « Capitale de la pauvreté spirituelle ». Shah Ne'matollahi, le fondateur de l'ordre qui porte son nom disait de Kerman que c'était « le cœur de l'univers ». Dr Nurbaksh était le descendant du Sheykh Kamal ad-Din Nurbaksh, l'un des brillants maîtres de l'Ordre Soufi Nurbakshi, sur la tombe duquel le centre soufi actuel de Kerman fut construit.



Après une enfance prodigieusement précoce, Il commença sa carrière de médecin à l'âge de 26 ans en tant que Directeur d'un hôpital de province dans la ville de Bam situé au sud ouest de l'Iran. L'année suivante il succéda à son maître Mo'nes 'Ali Shah Zo'r-Riyasateyn en tant que maître de l'ordre soufi Ne'matollahi et prit le nom soufi de « Nur 'Ali Shah ».

Au terme de son service envers la population de Bam il fut affecté à Téhéran où il prit résidence dans un petit centre Soufi dans le centre ville du district de Shahpur Square. Cet endroit devint le centre d'une renaissance du Soufisme en Iran, tout en attirant également des chercheurs occidentaux et des érudits du monde entier.

Doté d'une énergie inépuisable Dr Nurbakhsh entreprit la plus grande restauration de l'ordre soufi Ne'matollahi jamais accompli depuis l'époque du

fondateur Shah Nematollahi Vali au 15^{ème} siècle. Ses enseignements ont massivement amené des disciples de toutes races, ethnies, credo et nationalités, inspirant une voie d'amour-bonté et de service au genre humain selon les principes du Soufisme.

Dr Nurbakhsh ne fit jamais de distinction entre les gens quelque que fut leur rang ou position sociale. Il les traita tous comme égaux en amour et attira un grand nombre de personnalités de ce monde qui devinrent ses amis et avec qui il resta en contact régulier. Parmi ces figures éminentes on peut citer le Professeur Seyyed Hossein Nasr, célèbre philosophe et savant Iranien, le Dr Annemarie Schimmel, la défunte savante Allemande ; le Dr Hermann Landolt, académicien suisse; Henri

Corbin, grand savant français spécialiste des philosophies iranienne et islamique, le Dr Toshihiko Izutsu savant et philosophe japonais lui-même Boudhiste Zen, de nombreux savants et philosophes américains tels que les professeurs Carl Ernst, William Chittick, et James Morris ; le poète Américain Robert Bly ; des savants russes dans le même champ tel que le Professeur I.M. Steblin-Kamensky.

Dr Nurbakhsh était l'ami et le mentor de plusieurs diplomates occidentaux à Téhéran en particulier Sir Peter Ramsbotham du royaume Uni et James George du Canada. Il entretenait des relations chaleureuses avec un grand nombre de guides spirituelles tels que

Mme .de Salzman, responsable du mouvement Gurdjieff à l'époque ; Dr Ganjavian, maître de l'ordre soufi Zahabi en Iran et les guides spirituelles des ordres soufis Ahl-e Haqq et Qadîrî basés dans le Kurdistan Iranien.



Après avoir obtenu son diplôme de psychiatrie à la Sorbonne à Paris, Dr Nurbakhsh fut nommé Professeur de psychiatrie à la faculté de médecine de l'université de Téhéran. Il occupa ce poste jusqu'à sa retraite tout en assumant en même temps les fonctions de directeur du conseil médical iranien, celle de président de l'association des psychiatres iraniens et la direction de l'hôpital Psychiatrique Ruzbeh. Il était également membre honoraire de l'association des psychiatres américains.

Il publia 37 travaux scientifiques dans le domaine de la psychiatrie en tant qu'auteur, éditeur et traducteur ainsi qu'un grand nombre d'articles dans les revues scientifiques et un abrégé d'instructions à l'usage des chercheurs professeurs et étudiants.



Durant sa vie Dr Nurbakhsh écrivit abondamment sur la gnose iranienne et le soufisme islamique. A côté de ses écrits prolifiques qui comprenaient les biographies des maîtres de la voie soufie en général et particulièrement les principaux guides de l'ordre soufi Ne'matollahi, Dr Nurbakhsh organisa plusieurs conférences et séminaires internationaux dont les interventions ont été publiées dans une compilation de trois tomes en Anglais.

Il était connu pour sa « prodigieuse activité » (selon les mots d'Henri Corbin) dans la publication de textes classiques soufis. En 1979 lorsqu'il s'exila volontairement en occident il avait publié près de 80 livres. En plus de sa prose et de son œuvre poétique personnelle, Dr Nurbakhsh a édité et publié vers la fin des années 1970 le Diwan et les traités réunis de Shah Ni'matullahi vali en quatre volumes ainsi que les œuvres importantes de tous les maîtres soufis Ne'matollahi du 19^{ème} siècle tels que les œuvres réunies de Nur 'Ali Shah, les travaux de Mast' ali Shah, Muzaffar 'Ali Shah, Mushtaq 'Ali Shah et Sadr al-MamaliK Ardabali. Il a aussi édité et publié des éditions critiques de traités et œuvres poétiques classiques d'écrivains soufis persans tels que Ansari, Ahmad Ghazali, Ruzbihan Baqli, Iraqi and Shabistari.

Lorsque l'ordre Ne'matollahi commença à s'implanter en occident au début des années 1970 la maison d'édition de l'ordre basé aux Etats Unis et dénommée « Publications Khaniqahi Nimatullahi » traduisit et publia les œuvres de Dr Nurbakhsh lui-même. Parmi ces œuvres on peut citer : Les Femmes Soufis (New York 1983, réédité 4 fois et traduit en espagnol, français, italien et allemand) ; Jésus vu par les soufis (Londres 1984, réédité une fois traduit en espagnol, italien et allemand) ; La Pauvreté Spirituelle dans le Soufisme (Londres 1984 traduit en

français, italien et allemand) ; Le Grand Satan, 'Eblis' (Londres 1986 traduit en italien et allemand) ; La Psychologie du soufisme (Londres 1992 traduit en français, italien, allemand, espagnol et russe). Les deux volumes des « Traditions prophétiques » de Dr Nurbakhsh utilisé par les soufis et publié en édition trilingue (arabe persan et anglais); les cinq volumes de son « Ma'arif-i Sufiyya » ou La Gnose des soufis ; les quinze volumes qui traitent de la terminologie technique soufie intitulés « Farhang-i Nurbakhsh » ou Le Symbolisme Soufi est une encyclopédie qui constitue sa contribution majeure à l'étude du soufisme islamique en occident à ce jour. De l'original persan, ses œuvres ont été traduites en anglais, russe, espagnol, français danois, suédois et polonais. Il a également publié un journal trimestriel avec des articles, contributions, fictions et poésies sur le soufisme et d'autres voies spirituelles. Ce journal existe depuis vingt ans et a des éditions en persan, anglais, français, espagnol et russe.

Jusqu'en 1979, Dr Nurbakhsh avait établi 70 centres soufis dans les principales villes et cités d'Iran. Tous ces centres sont organisés sous la forme d'association de bienfaisance conformément à la loi civile et islamique. Un grand nombre de ces centres a été confisqué à ce jour par le régime au pouvoir.

Depuis son arrivée en occident en 1979 Dr Nurbakhsh a installé 35 centres à travers le monde : en Europe (Angleterre, France, Pays-Bas, Allemagne, Espagne, Suède, Autriche, Russie) ; aux Etats-Unis ; au Canada, au Mexique, en Australie ; en Afrique de l'ouest (Côte d'Ivoire, Bénin, Mali, Burkina Faso, Sénégal). Chacune de ces maisons est une association caritative indépendante régie par la loi civile du pays où elle est implantée.



Dr Nurbakhsh a accompli d'importants progrès dans le champ de la psychiatrie de son Iran natal en améliorant les infrastructures de l'hôpital Ruzbeh pour en faire une référence à l'avant-garde de la pratique des soins psychiatriques. Il a également fait construire la première clinique moderne de psychiatrie à Téhéran. Sous sa direction l'ordre Ne'matollahi a apporté une assistance financière et technique à diverses institutions de charité en Iran, à deux orphelinats au Mexique. En Afrique l'ordre a construit et prend en charge le fonctionnement de deux cliniques à Abidjan (Côte d'Ivoire) et à Porto Novo (Bénin).

Les centres soufis Ne'matollahi installés à travers le monde reflètent la grandeur d'esprit de Dr Nurbakhsh et ne servent pas seulement à promouvoir les idéaux de la voie Soufie mais aussi la langue Persane, sa littérature, son répertoire poétique et mystique, a travers lesquels la culture, la musique et les Arts d'Iran sont célébrés.

Personnalité hors du commun il était connu pour son intelligence vive et saisissante, son éternel sourire envoûtant, sa maîtrise de l'art de la conversation et son usage de l'humour comme moyen d'enseignement. Un



ghazal (strophe) de son émouvant divan (recueil persan de poésie extatique soufie) déclare :

*Pour toi, le monde a été pareil à un rêve, ô
Nurbakhsh*

*Il ne contient que des gens ensorcelés aux cœurs
brisés.*

Dr Nurbakhsh a quitté son enveloppe terrestre dans sa retraite dans la campagne anglaise près de la ville de Banbury, dans le comté d'Oxford, où il passa ses dernières années, et où il est enterré.

Il est succédé par son fils, Dr. Ali Reza Nurbakhsh, docteur en philosophie de l'université du Wisconsin exerçant le métier d'avocat à Londres. Son surnom Soufi est Reza 'Ali Shah.

Dr Nurbakhsh laisse une veuve, Mme Parvaneh Daneshvar Nurbakhsh ainsi que trois fils et deux filles.

A travers l'amour, J'ai atteint un lieu

Où nulle trace d'amour ne subsiste,

Où Je et Nous et le tableau de l'existence

Ont été oubliés et mis de côté.

Dr Javad Nurbakhsh

1926-2008



La prière et le jeune

Discours

Dr Javad Nurbakhsh

Un bédouin marchait dans le désert avec son chien. Il avait une outre d'eau à l'épaule et pleurait à chaudes larmes.

On lui demanda : « Pourquoi pleures tu ? » Il dit : « Parce que mon chien à soif » Alors on lui demanda : « Pourquoi ne lui donnes tu pas de l'eau ? » Et il répondit : « Parce que j'ai besoin de cette eau. »

Vous, les derviches, vous êtes prêts à entendre parler du soufisme mais, quand il s'agit de le mettre en pratique vous vous montrez réticents.

Vous aimez lire des ouvrages sur le soufisme et entendre parler à propos du soufisme mais quand il s'agit de le mettre en pratique vous êtes un peu contrariés.

Nous disons cela pour vous réveiller quelque peu tout en sachant que cela vous est difficile.

Un disciple de Jonayd préparait le narguilé de son maître depuis trente ans. Un jour, au bord du bassin alors qu'il préparait le narguilé, il pensa : « Cela fait trente ans que je sers ce maître et il n'adresse aucune prière à Dieu pour que mon cœur s'éveille. »

Quand il apporta le narguilé à Jonayd, celui-ci lui dit : « Si tu avais un cœur, il se serait déjà éveillé mais que puis je donc faire puisque tu n'en as pas. »

Ce soir je vous dirai quelques mots à propos de la prière et du jeune car la religion de l'amour en plus de la prière

et du jeune habituels a une prière et un jeûne particulier qui relèvent de règles et usages spécifiques.

Je vais vous dire quelques unes de ces règles pour que vous preniez connaissance des principes de la voie spirituelle dont vous vous réclamez.

La prière des soufis ne comporte que deux prosternations. Pour accomplir ces deux prosternations le soufi fait son ablution avec l'eau de l'amour puis, se tourne vers la Kaaba : « De quelcôté que vous vous tourniez, la face de Dieu est là. » Et il dit quatre fois Allâh-o-Akbar (Dieu est grand).

Avec le premier Allâh-o-Akbar, le soufi abandonne ce monde et ceux qui y sont attachés.

Avec le deuxième Allâh-o-Akbar, il oublie le monde de l'au delà.

Avec le troisième Allâh-o-Akbar, il élimine de son cœur la pensée de tout autre que Dieu.

Avec le quatrième Allâh-o-Akbar, il s'oublie aussi lui même.

Puis il commence sa prière et avec sincérité il fait cette prière sur la dépouille de son nafs. A la fin de la prière, il rejoint Dieu.

De nos jours, l'ablution de cette prière prend des années au soufi. Cependant si certains y parviennent, ils resteront des années au niveau du premier Allâh-o-Akbar. Rares sont ceux qui arriveront au deuxième Allâh-o-Akbar et parviendront à oublier les deux mondes.



Le jeûne des soufis n'est pas seulement réservé à un seul mois dans l'année. Les soufis jeûnent tous les jours de tout sauf de l'amour bonté de Dieu (Haqq). Et vous, vous n'avez pas pu jeûner un seul jour de cette noble façon !

Alors vous qui n'avez accompli ni la prière ni le jeûne des soufis, comment espérez vous qu'on vous offre les stations de Hallâj et de Bâyezid pour que vous soyez satisfaits ?

Rumi dit à ce propos :

*Comme les petits enfants qui, avec les pans de
leur vêtement jouent à monter à cheval,
tu chevauches ta tunique et espères t'engager
dans le champ de bataille.*

Traduit du magazine persan n°1



Voyage en Iran (I)

Histoire

Jeffrey Rotschild

Taslim, ou devenir la balle, pas la raquette

Efforce toi de devenir esclave et non un monarque

Prends les coups: deviens comme la balle, ne sois pas la raquette

- Rumi (Mesnevi)

Comme tout soufi le sait, l'essence du soufisme consiste à se soumettre à la volonté de Dieu (*taslim*).

Malheureusement, parcourir la voie soufie relève du domaine du cœur et non de l'intellect, et il me faudrait bien dix ans pour commencer à comprendre au niveau du cœur la signification de *taslim*.

"Eh bien, veux-tu partir en voyage avec moi ?"

En entendant la voix du Maître, je me relevai précipitamment du sol sur lequel je dormais recouvert d'une couverture et m'efforçai vainement d'avoir un aspect présentable. Dehors, le soleil commençait à se lever. Cela faisait trois mois que je vivais dans la *khaniqah*. Je dormais sur un sol froid fait en pierre qui était recouvert par des tapis persans vieux de 500 ans. J'avais pour toutes affaires personnelles, une valise et j'étais entouré de murs chargés de piles de livres soufis jusqu'au plafond. (La pièce dans laquelle je résidais servait à la fois de lieu de stockage pour les livres publiés pas la confrérie et de salle de réunion pour les soufis qui s'y retrouvaient pour boire le thé, méditer et discuter: cette espace ne me réservait donc quasiment pas d'intimité)

Durant les trois mois passés à Téhéran, j'avais rarement quitté la *khaniqah*, sauf pour aller me doucher aux bains publics. Je passais mes journées assis sur le sol, à lire des poèmes soufis,

éditer des traductions des écrits du maître, discuter avec les soufis de passage, boire du thé, manger des repas persans faits maison et méditer. Parfois la nuit, lorsque je n'arrivais pas à dormir, je me promenais dans le jardin sur un chemin bordant trois longs bassins dont les fonds étaient en céramique bleue et qui se trouvaient au milieu d'un savant agencement de fleurs et de verdure. Pour moi, le monde extérieur n'existait pas.

Bien entendu, nous n'avions pas d'eau chaude et les robinets d'eau froide étaient situés dehors. Il n'était pas facile de s'adapter aux toilettes qui se résumaient à deux trous profonds creusés dans le sol et entourée de murs, mais dans l'ensemble, la vie était plutôt agréable. Je ne devais pas me rendre à un travail quotidien ennuyeux, cuisiner ou faire le ménage, ou m'occuper des menus problèmes de la vie quotidienne. Mais le mieux était d'avoir le maître présent tous les jours. Tôt le matin, nous étions chargés d'arroser le jardin, puis de transporter un grand lit en bois dans le jardin où le maître s'asseyait et recevait les différents visiteurs venus demander des conseils, des faveurs ou bien simplement discuter. Dans la journée, le maître s'asseyait dans la pièce où je dormais afin de s'occuper des affaires de la *khaneqah*, ou travailler à la rédaction d'un de ses nombreux livres. Lorsque l'occasion se présentait, j'engageais la conversation avec le maître sur le thème du soufisme.



Parfois il entretenait la conversation, parfois non. Je me souviens d'une fois ou je lui avais demandé dans mon persan sommaire si Bayazid était un "*khayli bozorg*" ('très grand') Soufi. Il répondit: "Dans le soufisme la grandeur consiste à être petit, et non à être grand. Bayazid était proche du zéro". A une autre occasion je lui demandai la différence entre *fana* (annihilation de l'égo en Dieu) et *baqa* (subsistance en Dieu). Il répondit: "C'est comme la goutte et l'Océan. Lorsque la goutte arrive dans l'Océan, c'est *fana*. Puis la goutte devient l'Océan, c'est *baqa*. Pas de goutte: *fana*; l'Océan: *baqa*".

"Est-ce que le *fana* mène toujours au *baqa* ?" : je lui demandai alors.

Non répondit-il en prenant une boîte d'allumette. *fana* c'est *baqa*. Il pointa sur un côté de la boîte d'allumette et dit "*fana*". Puis, en souriant, il tourna la boîte d'allumette et pointa de l'autre côté et dit "*baqa*". Je restai assis essayant de comprendre sa réponse tandis qu'il retournait vaquer à ses affaires. Un moment plus tard il me regarda et dit: "Tu dois porter ton attention sur le *fana* pas le *baqa*."

"Pourquoi ?" lui demandais-je.

"Parce que autrement, ce serait comme aller au marché pour être le marchand."

C'était parfois le maître qui me posait des questions, et cela était beaucoup plus embarrassant. Un jour il me demanda combien de temps je comptais rester avec lui à Téhéran. Dix ans plus tard, je connais maintenant la bonne réponse, mais au moment où il me la posa je répondis sans hésiter: "Jusqu'à ce que je sois guéri de la maladie du *nafs* (égo). Le maître

s'esclaffa. "Ne penses-tu pas que cette purification du *nafs* est elle-même un désir du *nafs* ? Ne te préoccupe pas du *nafs*. Souviens-toi juste de Dieu."

Souvent, le maître allait visiter d'autres khaneqah, mais j'avais rarement l'occasion de l'accompagner. Si bien que ce matin où il me demanda si je voulais l'accompagner, je sautai sur l'occasion.

"*Hatman*" ('bien sur') je répondis. Le maître se tenait sur le pas de la porte, vêtu d'un chapeau de fourrure russe et d'un long manteau, ses traits à peine visible dans la pénombre du matin.

"Bien...Nous partons dans cinq minutes."

Je savais que je n'avais pas le temps de prendre la moindre affaire: pas d'habits de rechange, pas de livre, pas de brosse à dents. Je n'avais aucun idée de la durée du séjour, ni même de l'endroit où nous allions. J'avais tout juste le temps de m'habiller et d'enfiler un manteau. Alors que je laçais mes chaussures sur le pas de la porte, un soufi parlant anglais passa près de moi. Je l'appelais discrètement.

"Sais-tu où le maître va ?"

"Bien sur, il va à Karaj. Pourquoi, est-ce que tu y vas ?"

Je hochai la tête en signe d'approbation.

Le soufi secoua la tête en claquant sa langue.

"Quel est le problème ?"

"Tu verras"

Il avait raison, j'ai vu.



Karaj est une petite ville située à peu près à quarante kilomètres au Nord Ouest de Téhéran. Le maître avait entrepris de construire une nouvelle khaneqah sur une colline dominant la ville. L'endroit était magnifique. La nuit, la ville se transformait en une myriade de lumières qui s'épandait dans toutes les directions. Le seul problème était que la montagne ou la khaneqah allait être construite était constituée principalement de roche très dure, la plus dure que j'ai jamais rencontrée, et de plus les outils utilisés pour creuser la roche étaient les mêmes que ceux que j'avais vus sur des miniatures persanes datant du quatorzième siècle. C'était un travail épuisant, à se casser le dos, et qui était réputé pour user les derviches dans l'ordre depuis des années. Alors que de nombreux derviches se proposaient pour accompagner le maître pour les voyages de *Norouz* (Nouvel An), très peu se proposaient d'aller travailler sur le site de Karaj plus d'une fois.

Une journée typique commençait vers cinq ou six heures du matin avec la prière et un petit déjeuner constitué de thé, fromage de fêta et du pain plat. A sept heures du matin nous étions au travail à faire du ciment, déplacer des pierres, creuser des tranchées, construire des murs ou des escaliers, et polir des pierres décoratives ou filtrer de la terre pour le ciment lorsque nous étions trop fatigués pour faire autre chose. A midi nous faisons une pause pour déjeuner et nous reposons brièvement, puis à deux heures nous étions de nouveau au travail. Personne ne nous obligeait à travailler mais il était difficile de s'asseoir confortablement à l'intérieur sur un tapis persan, pour siroter un verre de thé et écouter de la musique persane alors que tous les derviches étaient dehors à transpirer à la tâche. Au final, tout le monde se mettait au travail malgré le désir de rester au repos à

l'intérieur. Le travail s'arrêtait au coucher du soleil, ce qui nous amenait à travailler jusqu'à neuf heures du soir... Les journées étaient longues et se ressemblaient s'écoulant l'une après l'autre. La seule échappatoire que je connaissais était le sommeil, mais celui-ci ne durait jamais assez longtemps.

Le jour même où j'arrivais avec le Maître, il n'y avait plus d'eau courante dans le bâtiment en raison d'un problème de pression dans les canalisations de la khaneqah (mis à part un petit robinet disponible à l'entrée de la khaneqah). Il n'y avait plus d'eau ni pour se doucher, ni pour se laver, boire, cuisiner ou faire ses ablutions (wudhu)... hormis ce petit robinet. La situation était d'autant plus absurde que le réservoir d'eau de la ville était situé juste au-dessus dans la montagne. Je voyais ce réservoir tous les jours alors que je travaillais sur le chantier de pierres autour de la khaneqah. Après quatorze heures de travail, nous étions couverts de poussière et de ciment, trempés de sueur, tachés de boue. Nos habits étaient particulièrement sales, ainsi que nos mains, nos visages et nos cheveux. Mais on ne pouvait se laver correctement nulle part. Dans ma précipitation, au moment du départ je n'avais pas pu prendre des habits de rechange, ainsi je ne pouvais même pas nettoyer la terre sur mes habits. Ma seule consolation était de penser que le maître repartirait rapidement car il restait rarement longtemps dans une khaneqah.

Effectivement, il décida de partir le lendemain, mais à mon grand regret ce fut sans moi. J'avais passé la matinée à aider des soufis à déplacer des pierres pour construire un mur au bas de la khaneqah, et cet après-midi j'étais chargé avec trois autres soufis de transporter plusieurs brouettes de



ciment sur des centaines de mètres pour renforcer le mur. A trois heures, le maître sortit vêtu de son chapeau russe et de son manteau pour nous dire qu'il retournait à Téhéran. Il nous laissa comme consigne de continuer à travailler jusqu'au coucher de soleil, mais de le faire "lentement, lentement" pour ne pas nous épuiser.

Inutile de le préciser, j'étais effondré. Pas seulement à l'idée de rester ici alors que le maître rentrait à Téhéran, mais aussi à l'idée de travailler jusqu'au coucher du soleil. Il restait encore au moins six heures avant le coucher du soleil, et j'étais déjà en sueur, fatigué, sale et de mauvaise humeur. Alors que je regardais la voiture du maître s'éloigner le long de la route sinueuse qui conduisait à l'autoroute de Téhéran, je commençais à me sentir mal. Mes mains étaient déjà pleines de cloques et mes muscles du cou et du dos étaient endoloris. Je ne pensais pas être capable de tenir encore six heures. Je me tournai vers les autres soufis.

"Qu'est-ce que vous pensez de faire une pause de quelques heures ?"

"Je ne crois pas que ce soit une bonne idée" répondit l'un d'entre eux, "le maître nous a demandé de continuer à travailler jusqu'au coucher du soleil".

Je pensais en mon for intérieur, "Allez au diable!", mais je continuais de travailler malgré tout, car tous les autres continuaient. Néanmoins en silence je maudissais les autres soufis. Je maudissais Karaj, la poussière et l'absence d'eau. J'en étais presque arrivé au point de maudire le maître. Une heure s'était écoulée et j'étais tellement énervée que je décidai de faire une pause, peu importe ce qu'en penserait les autres soufis. Je me dirigeai rapidement vers la cuisine pour y prendre un morceau de melon, de gâteau, de l'eau, du thé, enfin n'importe quoi qui puisse casser la

routine, la fatigue, la pression inexorable et incessante de Karaj.

Avant d'y arriver, j'étais devenue dans un état de furie. J'en étais arrivé à un point d'énervement où je ne pouvais plus rien supporter. Je n'avais même envie de manger et boire. Je sortis de la cuisine m'asseoir sur les marches près de la chambre du maître et je me mis à rêver du retour à Téhéran avec son eau courante et ses douches chaudes des bains publics. Deux ans auparavant, lorsque j'étais venu à la khaneqah de Téhéran après mon initiation, j'avais eu beaucoup de difficulté à m'adapter. Tout me semblait étranger, difficile. Et maintenant je pensais à Téhéran comme à un paradis.

Alors que je restais là à m'apitoyer sur mon sort et à rêver d'un ailleurs que Karaj, un des soufis américains sortit de la cuisine et vint me voir. Elle avait vécu à Shiraz pendant quelques années en compagnie d'un des sheikh de la confrérie, et accompagnait maintenant le maître dans ses voyages.

"Comment ça va ?"

Elle s'assit à côté de moi sur les marches.

"C'est terrible. Je ne peux plus rien supporter. Je veux rentrer"

"A Téhéran ?"

"Non, chez moi. En Amérique. Je n'en peux plus. Le travail, la saleté. Pas d'eau, pas d'habits propres à mettre. Je n'ai même pas changé de sous-vêtement depuis trois jours. Ni même brossé mes dents. Je hais cet endroit, vraiment, je le hais."

"Mon pauvre, la vie est dure"

Je n'étais pas d'humeur à supporter un quelconque sarcasme et j'allais lui répondre méchamment, lorsque je m'arrêtai soudainement. Elle continua.

"Tu sais, on en fait tous trop. On se fait initier puis on veut tous atteindre cette



très haute station spirituelle. On attend impatiemment d'être testé par le maître pour montrer à quel point on est un grand soufi. Mais c'est toujours selon ce que l'on veut car dès que le maître nous teste vraiment, alors nous commençons à nous plaindre, à gémir et à fuir comme des enfants."

Elle sourit puis commença à rire.

Son petit discours aurait dû m'agacer, mais au contraire, je me sentis ridicule et petit. Elle avait clairement raison. Je me souvenais d'un soir à la khaniqah de Téhéran où je m'étais assis sur des marches, tout comme celles sur lesquelles j'étais assis à cet instant, pensant aux progrès que j'avais fait. J'étais alors impatient d'avoir l'occasion de montrer au maître à quel point j'avais progressé. Je réalisais maintenant que j'avais fait du sur place. C'était tellement ridicule que je me mis aussi à rire. Bientôt nous étions tous les deux en train de rire à gorges déployées.

Un des soufis avait du nous entendre rire et vint vers nous voir ce qu'il se passait. J'essayais tant bien que mal de lui expliquer à travers mon fou rire ce qui s'était passé. Je ne pensais pas avoir été très clair mais quand je terminai, il acquiesça et dit:

"Nous venons sur la voie en disant, '*La ilaha ill Allah*' (Il n'y pas d'autre Dieu que Dieu). Mais dès la moindre difficulté, dès que les choses ne vont pas comme nous le voulons alors nos actions déclarent '*La ilaha, La ilaha, La ilaha*' et '*ill Allah*' part en fumée"

Nous nous mimes tous à rire. Puis je me remis de mes émotions et me leva. "Bon, il est temps que je me remette au travail, il reste encore quelques heures avant le coucher du soleil."

Cette nuit, allongé sur le sol de la khaneqah à essayer de dormir, je réalisais que je commençais à aimer

toute cette poussière, le fait de ne pas se doucher, se raser ou se laver. Il y avait deux types de poussière, la poussière sale comme la suie de New York qu'il fallait laver tous les soirs, et la poussière propre, celle venant de la terre, comme celle de Karaj. La poussière propre devenait une part entière de vous plutôt que quelque chose à éliminer.

Le matin suivant alors que j'étais occupé à tamiser de la terre pour le ciment, je vis la voiture du maître arriver par la route qui menait à la khaniqah. Après avoir changé de vêtements, il m'appela dans sa chambre.

"Alors que penses-tu de Karaj?"

"C'est très beau ici." Malgré le travail éreintant, c'était magnifique.

"Alors veux-tu rester ici ou repartir à Téhéran?"

"Comme vous le voulez". Je savais que c'était la bonne réponse mais ce n'était bien sûr pas la vérité. Me l'admettre aurait été équivalent d'admettre que j'avais menti au maître, et comme tout bon soufi je ne mentais jamais au maître.

"Je pense que tu préfères Téhéran. C'est très sale ici à Karaj, et tu n'aimes pas la saleté"

"J'apprends à l'aimer" répondis-je, en me demandant comment il savait que je haïssais tant la saleté.

"Non, ce n'est pas bien". Il s'arrêta puis me regarda dans les yeux. "*Taslim khub-i*" et disant cela il se leva et quitta la pièce.

Taslim khub-i. La soumission c'est bien.

Je compris immédiatement du point de vue intellectuel ce qu'il voulait dire. Mais si je l'avais compris avec le cœur, j'aurais compris qu'apprendre à aimer la saleté n'était pas le but de la Voie.



La question n'était pas d'aimer ou de ne pas aimer la saleté, d'aimer Téhéran ou de ne pas aimer Karaj. Le but était d'accepter ce qu'il arrive à un instant donné et en être satisfait car c'est la volonté de Dieu, que ce soit la saleté ou la propreté, Karaj ou Téhéran. C'est pourquoi les soufis ne demandent rien dans leur prières. Prier pour demander quelque chose c'est comme remettre en question la sagesse divine. "Nombreuses sont les prières qui ne sont que pertes et destructions" nous prévient Roumi dans le Mesnevi, "et par Amour-Bonté, Dieu ne les exauce pas."

Les hommes bons remercient Dieu lorsque quelque chose de 'bon' leur arrive. Il en est de même pour les soufis. Mais les soufis remercient aussi Dieu lorsque quelque chose de 'mauvais' leur arrive. Il n'y a pas de différence; un soufi remercie Dieu à tout moment, car chaque instant est un don de Dieu, et le soufi est le fils de l'instant.

C'est cela la soumission à la volonté de Dieu. Comme le maître a dit:

"Si à chaque instant vous pouviez accepter ce qu'il vous arrive alors vous en auriez fini avec la Voie."

Traduit du journal SUFI numéro 1 / Hiver 1988/89



Voyage en Iran (II)

Histoire

Jeffrey Rotschild

Un chercheur de dattes perdu au milieu d'un verger de dattes

Chaque personne qui vient dans la voie en attend quelque chose.

Le plus grand nombre désire des pouvoirs spirituels ou l'illumination, certains cherchent à échapper à eux-mêmes et aux pressions de la vie. Certains autres espèrent simplement être soulagés de leur solitude et de leur mal être ou tristesse et trouver un havre d'amour bonté. Ceux qui viennent à la voie veulent obtenir un certain nombre de choses qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Mais chacun de nous veut quelque chose. Le fait est cependant que la voie implique qu'on ne désire rien sauf Dieu or justement personne ne vient avec le désir de Dieu; ainsi nous faisons tous le premier pas dans l'erreur.

Il y a de cela plusieurs années, un homme vint trouver le Maître afin d'être initié. Il semblait sérieux extrêmement et sincère dans son intention de suivre la voie. Lorsque le Maître lui demanda pourquoi il était venu à lui, il expliqua que sa femme était mourante d'un cancer et qu'il avait entendu dire que les soufis avaient des pouvoirs de guérison spéciaux. Il espérait alors devenir soufi afin de pouvoir soigner sa femme qu'il aimait profondément. Le Maître fut très avenant et doux avec l'homme mais il ne l'initia pas. Après son départ, le Maître se tourna vers le derviche qui était assis à côté de lui en secouant la tête puis il dit tristement: ce n'est pas cela le soufisme.

Nous sommes tous pareils à cet homme. Nous ne venons pas à la voie avec le désir de Dieu, aussi nobles que soient nos motivations car désirer Dieu

signifie absolument ne rien désirer. Il ne serait même pas correct de croire que vouloir Dieu c'est ne rien devenir ou être rien (comme je le croyais lorsque je suis entré dans la voie), car même cela, c'est vouloir devenir quelque chose. Et vouloir quelque chose signifie que l'on ne s'est pas totalement soumis à la volonté de Dieu quelque soit celle-ci même si elle consiste à rester telle que nous sommes.

Comme le Maître l'a dit une fois à un disciple qui exprimait son désir d'être guéri de son *nafs* (égo), "Ne crois-tu pas que cette purification est elle-même un désir du *nafs*? Contente-toi d'accomplir ton rappel (*zeker*) de Dieu"

Les implications des vérités ci dessus exposées sont difficiles à accepter. Par exemple nous croyons tous que nous venons dans la voie avec l'intention de la suivre jusqu'au bout, mais en fait aucun de nous n'a la moindre intention de terminer la voie et d'atteindre Dieu quand nous nous engageons malgré tout ce que nous affirmons. Ce que nous voulons ce n'est pas atteindre Dieu, mais plutôt obtenir ce que nous voulions lorsque nous sommes venus à la voie, que ce soit des pouvoirs spirituels, l'illumination, un soulagement, être aimé ou même être rien.

C'est une chose effrayante que de réaliser que l'on ne veut pas en réalité terminer la voie et atteindre Dieu. Je sais combien cela est effrayant parce que il m'a été accordé la bénédiction de comprendre cette vérité à l'égard de ma propre personne après seulement quelques mois sur la voie bien que cela



me prit des années pour le comprendre et bien plus encore pour l'accepter.

Quelques mois après mon initiation j'eus l'opportunité d'aller en Iran pour vivre à la khaniqah de Téhéran. Evidemment je bondis sur l'occasion qui m'était offerte d'être avec le Maître. Je me sentais exceptionnel, ce qui était une énorme méprise: nul sur la voie n'est supérieur à un autre. Car tous sont Un et tout disciple qui se sent exceptionnel court au devant d'une rude désillusion.

Lorsque nous arrivâmes ce soir là à Téhéran il se faisait tard. Le Shaykh qui m'avait initié, son traducteur, et moi nous fûmes accueillis à l'aéroport par un homme âgé de petite allure. Il avait un pick-up cabossé qui semblait à peine moins âgé que lui même. Il n'y avait que deux places dans la cabine, je montai donc à l'arrière du véhicule sur un tas de ferrailles et de planches de bois. A chaque bond (et il y en eut), je me cramponnais de plus en plus fort à la carrosserie du camion de peur que je sois éjecté de mon siège de fortune, m'en remettant surtout à Dieu.

Lorsque nous empruntâmes le chemin de terre qui menait à la khaniqah mes bras étaient douloureux, mes yeux fouettés par le vent me piquaient et j'avais un mal de tête atroce dû à mon inquiétude. Nous suivions une route en terre et tout ce que je pouvais distinguer dans l'obscurité, c'était un haut mur de pierres derrière lequel on pouvait deviner les contours d'un pâté de maisons. Sur les deux portes en face de moi, je vis les deux haches croisées symboles de l'ordre. Alors que les portes s'ouvraient et que j'avançais vers l'entrée, je me surpris à regarder de luxuriants jardins autour de trois allées d'arbres, et des fontaines aux eaux bleuâtres. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Dépassant les murs, il y avait de tous les côtés des murs de pierres qui s'élevait haut dans le ciel.

Directement en face de moi sur le mur du fond se trouvait trois énormes arcades dont le haut se terminait par des mosaïques complexes aux motifs en carreaux bleus. C'était un spectacle à couper le souffle et j'eus une sensation de petitesse devant tant de beauté et d'harmonie.

Puisqu'il était très tard, le maître devait déjà s'être couché. Il y avait à notre arrivée une poignée de derviches dont trois américains qui résidaient également à la Khaniqah (bien que j'appris plus tard que deux d'entre eux, un couple marié venait de la khaniqah de Shiraz pour une visite). Après m'avoir fait visiter les lieux, le couple se retira pour aller se coucher et l'autre américain et moi portâmes dehors un lit en bois pour que je puisse y dormir. Juste à côté d'une des chatoyantes fontaines bleues.

Même si plus tard je pris l'habitude de dormir sur le sol en pierres de la salle de thé où nous vivions, ce soir là l'américain à dû penser que ce serait trop dur pour moi. Le choc culturel est -- et je l'appris vite -- quelque chose que j'allais expérimenter à plusieurs reprises plus que tout autre chose dans les mois à venir.

Le matin je me réveillai au son du chant des oiseaux qu'entrecoupait le bruit des chasseurs de la flotte aérienne du Shah. Tout cela me semblait si bizarre que je me sentis déboussolé, je voulais désespérément sauter dans le premier avion pour l'Amérique. Alors que j'étais couché rêvant éveillé de me retrouver chez moi, j'entendis la voix d'un derviche persan que j'avais brièvement rencontré la veille. Cela me prit un moment pour réaliser qu'il s'adressait à moi." Allez lève toi. Nous devons enlever ce lit. Le Maître est dans le salon de thé et je ne voudrais pas qu'il voit ce lit s'il vient dehors."



Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle le Maître ne devait pas voir le lit, et j'étais un peu froissé à l'idée d'être réveillé si brusquement car je n'y étais guère habitué. Cependant ne sachant pas trop à quoi m'en tenir je suivis passivement la suggestion du derviche même si je le fis avec la mine renfrognée. Le chemin le plus court pour aller à l'endroit où ranger le lit passait devant les portes entrouvertes du salon de thé. Je me mis donc tout naturellement à aller dans cette direction avec le lit, mais mon compagnon le tira brusquement sur la droite loin de la salle de thé vers l'autre côté de la Khaniqah. Je crus un instant qu'il avait perdu la raison. "Où vas tu? le magasin ne se trouve t'il pas dans cette direction? lui demandai-je en indiquant l'entrée du salon de thé. Il approuva de la tête. "Oui c'est exact; mais je ne veux pas y passer avec le lit, je ne voudrais pas que le Maître nous voie"

Là, je commençais vraiment à être agacé. Je le fixai et je lui parlai avec une bonne dose de dédain dans la voix. "Et pourquoi pas...si je puis me permettre de demander? y'a t-il un mal à dormir sur un lit?"

Il haussa les épaules "c'est à toi de décider. Nul n'a à te dire ici ce que tu dois ou ne pas faire. Je veux juste marquer mon respect pour le Maître en ne le dérangeant pas." Il s'arrêta un moment puis dit "En outre, il est mieux d'être invisible ici autant que possible. Je ne souhaite pas attirer l'attention sur ma personne"

C'était en fait un excellent conseil comme j'allais m'en rendre compte plus tard, mais sur le champ j'étais trop troublé pour le comprendre. Je me revois en train de penser combien je trouvais que tout ceci était hypocrite "j'existe toujours, je suis là." me dis je. Alors pourquoi devrais-je essayer de me comporter humblement alors

que ce n'était pas du tout ce que je ressentais. Et d'ailleurs pourquoi devrais-je avoir du respect pour quelqu'un que je n'avais jamais rencontré? j'ai toujours été de ceux qui défient l'autorité plutôt que d'être soumis. J'accorde mon respect aux autres en fonction de ce qu'ils sont (la personnalité) et non de ce qu'ils ont (le titre, la fonction). Néanmoins je m'abstins de dire quoi que ce soit et, je suivis le derviche en portant le lit tout le long de l'autre côté de la khaniqah afin de ne pas être vu par le Maître. A mon retour cependant je pris soin de passer bien en face du salon de thé. J'essayai même de jeter un regard furtif à l'intérieur mais je ne vis rien de plus qu'une grande silhouette assise sur un tapis en peau de mouton derrière un petit bureau. En face de la silhouette, était assis le Shaikh qui m'avait initié, la tête baissée contre sa poitrine.

Quelques minutes plus tard j'entendis appeler mon nom. Après un profond soupir, je m'avançai à pas audacieux vers le salon de thé. J'étais résolu à ne pas me laisser intimider. Cependant, à l'entrée de la pièce quelque chose me poussa à m'arrêter et à baisser la tête. J'entendis une voix à l'intonation profonde qui faisait écho dans ma poitrine me dire: "Asseyez vous."

Le Maître m'indiqua du doigt un coussin posé à même le sol à sa droite. Je m'assis là où il avait indiqué. Après quelques minutes je devins si nerveux que je lui lancai un regard à la dérobée. Il était plus jeune que je l'imaginai et avait un visage à la fois d'une sévérité effrayante et d'une bonté indescriptible. Ses cheveux noirs parsemés de mèches grises étaient coiffés vers l'arrière laissant voir son front. Il écrivait quelque chose sur un bout de papier derrière son petit bureau tout en m'ignorant complètement.



Alors que le silence devenait long, je commençai à m'énerver encore. J'étais (quand même) venu ici après avoir traversé la moitié de la terre juste pour le voir en abandonnant mon premier véritable boulot d'écrivain, mon appartement confortable, tous mes livres, ma petite amie, mon vrai pays, et lui était assis là le plus simplement du monde à ignorer ma présence; comme si j'étais juste venu du bout de la rue voisine pour lui rendre visite. Irrité à vif, inexpérimenté et ignorant je me sentis blessé, ce qui augmentait encore plus ma colère. Finalement, après ce qui me parut durer des heures, il posa son stylo et me regarda au-dessus de ses lunettes de lecture.

“ Alors, pourquoi êtes vous ici? ”.

Pensant qu'il me posait une question sérieuse sur la façon dont j'étais parvenu à la voie je commençai en guise de réponse une longue tirade décrivant tous les détails qui selon moi m'avaient conduit à la Khaniqah de New York. Cependant après mes premières phrases, il secoua la tête impatientement et m'interrompit.

“ Alors, pourquoi êtes vous ici? ”

Je crus alors qu'il voulait savoir ce qui m'avait décidé à venir à Téhéran. Je me mis alors à lui expliquer ce que le Shaikh m'avait dit à propos de mon incapacité (due à ma paresse) à obtenir mon doctorat et la possibilité de venir à Téhéran pour le réussir. Il balaya mes propos du revers de la main.

“ Alors, pourquoi êtes vous ici? ”

Frustré, ma colère et mon irritation ne cessant d'augmenter, je n'arrivais plus à me contenir. “ je ne sais pas pourquoi je suis ici ” laissai je tomber avec amertume. Il approuva alors de la tête avec un regard de satisfaction.

“ Bien, c'est la bonne réponse. Tu ne sais pas . ”

“ Dites-moi alors pourquoi je suis ici? ”

En fait ce n'était pas vraiment une question, mais un défi que je lui lançais en raison de mon état négatif. Le Maître s'arrêta et me fixa avant de répondre.

“ Je ne le sais pas non plus. Vous ne le savez pas et moi je ne le sais pas. Seul Dieu sait ”

Soudain, il se leva de la peau de mouton sur laquelle il était assis et repoussa sa petite table de travail. Je n'arrivais pas à croire qu'il était sur le point de s'en aller après m'avoir parlé à peine cinq minutes. C'était tout ce dont j'étais digne après tous les sacrifices que j'avais consenti à faire en venant à Téhéran. J'étais trop stupide pour me rendre compte de la grâce que représentait le simple fait qu'on m'ait permis de venir ainsi que le cadeau que me faisait le Maître en m'ignorant. Je ne réalisais pas de même combien mes pseudo sacrifices étaient mesquins; car en fait je n'avais aucune idée de ce qu'était un sacrifice.

Juste avant de quitter la pièce, le Maître s'arrêta et se tourna vers moi.

“ Ecoutes bien. Ton esprit est ton maître; tu n'es pas le maître de ton esprit. Avant tout tu dois apprendre à être le capitaine de ton propre bateau. Après on verra. ”

Avant que je puisse placer le moindre mot, il disparut derrière la porte.

Je restai là abasourdi. Je savais qu'il avait raison même si je ne m'en étais pas rendu compte auparavant. Mon esprit avait toujours été ma force mais c'était également ma grande faiblesse. La plupart du temps, mes perturbations et mes problèmes étaient dus à mon esprit et au contrôle qu'il exerçait sur moi. J'étais honteux et je m'en voulais pour la façon dont je m'étais exprimé face au Maître.



Tout en larmes, je sortis précipitamment de la pièce en quête d'un endroit où me cacher avec mon humiliation, ignorant que à la khaniqah il n'y a aucun endroit où se cacher. Je finis par m'asseoir à terre dans un coin de la cour où se trouvait encore les ruines de la fondation de l'ancienne khaniqah de Téhéran. A présent, le soleil était haut dans le ciel répandant sa chaleur brûlante partout. Mon visage était couvert de larmes et de sueur. Je savais que toute personne qui regarderait dans la cour depuis un des bâtiments alentours me verrait mais je m'en moquait.

Soudain, je vis la femme américaine qui venait de Shiraz arriver vers moi. Enfin me dis je quelqu'un qui pourrait me comprendre et me reconforter. J'essayai de réprimer mes pleurs tout en m'assurant qu'elle puisse voir mes larmes. Je sanglotais encore lorsqu'elle arriva à ma hauteur et s'arrêta au-dessus de moi. Je sentais son regard posé sur moi et je la scrutais à travers l'éclat du soleil. Elle me sourit gentiment et me parla d'une voix mélodieuse. "Tu sais, tu ne devrais pas rester assis ainsi au soleil. L'Iran n'est pas comme l'Amérique, tu peux avoir des coups de soleil. Au moins met un foulard sur ta tête si tu veux rester là."

Sur ces paroles elle retourna à la cuisine où elle était en train de travailler. Aucun mot de sympathie, aucune indulgence pour mon comportement stupide. Juste une suggestion pratique si je voulais rester là assis à me conduire comme un idiot. J'étais froissé. Autrefois, j'avais toujours réussi à attirer la sympathie des femmes, mais même cela je n'en étais plus capable apparemment.

Complètement secoué, j'essayai tant bien que mal de me ressaisir et de m'abriter du soleil. Je ne voulais pas ajouter un coup de soleil à mes autres soucis. Après avoir marché à travers la

cour à l'ombre des arbres, j'aperçus le mari de la femme américaine assis sur les escaliers en béton du salon de thé. Il était occupé à écrire dans un carnet de notes. Je m'arrêtai devant lui la tête baissée et attendit qu'il leva les yeux. Après un moment il s'arrêta enfin d'écrire et parut remarquer ma présence.

"Oui?"

Je ne savais pas par où commencer ce que je voulais dire. Je crois que je voulais juste qu'on me dise que les choses rentreraient dans l'ordre, juste entendre un mot de sympathie. "Je voudrais vous poser une question" murmurai-je.

"Pardon?"

"je voudrais juste vous poser une ques...non laissez tomber. Je ne devrais pas la poser".

J'aurais voulu qu'il me dise, "ok, allez y vous pouvez me parler. Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez". J'aurais voulu qu'il me dise combien c'était dur d'être là, qu'il me rassure. Au lieu de tout ceci il répondit par un seul mot à ma suggestion de laisser tomber ma question: "Bien" et il se remit à écrire.

Ce n'était pas juste. Personne ne jouait mon jeu dans cet endroit. Personne ne suivait les règles habituelles. Je m'aperçus alors petit à petit que toutes mes larmes et mon apitoiement sur mon sort ne me seraient d'aucune utilité. Je retournai alors au salon de thé, m'assis dans un coin et fis mon rappel (de Dieu).

Je me trompais lourdement en croyant qu'avec le temps, la vie à la khaniqah serait plus supportable ou facile. Tant qu'on reste soi même, la vie à la khaniqah notamment avec le Maître reste pénible. Et pour avoir un ego j'en avais un! Chaque jour était semblable au précédent. Il n'y avait



aucune occupations ‘‘extérieures’’, aucune distraction. Je me levais à l’aube, habituellement au son de l’appel à la prière provenant d’une mosquée voisine. Après mes prières, je prenais mon petit déjeuner composé d’un pain plat, d’un fromage lourd (que je digérais à peine) et de thé. Après le petit déjeuner, il n’y avait pas grand chose à faire.

La plupart des derviches travaillaient pour gagner leur vie. Seuls quelques-uns étaient présents à la khaniqah durant la journée et ils parlaient rarement l’anglais. Les seules choses que je pouvais faire étaient de lire un des rares bouquins que j’avais amené avec moi, écrire dans mon journal, dormir ou méditer. Les jours de réunion il m’arrivait de balayer les escaliers et les allées pavées de pierres de la khaniqah ou de nettoyer les deux toilettes à l’usage des derviches.

Parfois en fin d’après midi, j’étais autorisé à arroser les plantes et les fleurs qui ornaient la cour de la khaniqah. Une ou deux fois par semaine je me rendais au seul endroit où je pouvais aller tout seul (les bains publics). Je me rasais la barbe et je me lavais les cheveux chose impossible à faire sous les robinets d’eau froide situés en plein air à la khaniqah.

Après quelques semaines passées à ce rythme le Maître me demanda un jour si je voulais aller suivre les cours de l’académie de langues pour apprendre le persan en prévision de mon entrée à l’université. Je n’ai jamais été bon en langues étrangères et l’idée d’apprendre l’alphabet arabe m’intimida mais au point où j’en étais, j’aurais pu accepter n’importe quoi pour avoir la possibilité de sortir de la khaniqah quelques heures par jour.

Le Maître demanda à un derviche de m’accompagner à l’école des langues puisque j’étais incapable de retrouver

mon chemin dans la ville de Téhéran. Nous y allâmes le lendemain. Le seul problème était que nous étions au mois de Ramadan en pleine période de jeûne. Mon compagnon refusa de prendre le taxi bien que cela était absolument nécessaire car il considérait cela comme une facilité et donc un gaspillage d’argent. En lieu et place, nous étions tenus de marcher ou à défaut de prendre le bus qui coûtait à peine l’équivalent d’un penny.

Trouver l’académie nous prit deux heures en partie à cause des arrêts incessants du bus et d’autre part en raison de nos égarements. Nous avons passé l’une de ces deux heures à marcher dans les rues venteuses des banlieues de Téhéran sous l’ardent soleil de l’après midi. Cela faisait plus de huit heures que je n’avais absorbé aucune nourriture ni boisson et je désirais désespérément un coca, un cheeseburger avec des frites, un dessert à la glace et aux fruits ainsi qu’une confiserie chaude. J’aurais tout donné pour un verre d’eau.

Après mon inscription pour suivre les cours de mon niveau, nous retournâmes à la khaniqah. En route, j’essayai avec beaucoup de difficultés de convaincre le derviche qui m’accompagnait de nous arrêter dans un magasin de livres en anglais devant lequel nous étions passés en allant à l’école des langues. Les livres avaient occupé la plus grande partie de ma vie avant mon initiation et les laisser derrière moi a été la chose la plus difficile après mon départ pour l’Iran. L’idée de passer une heure dans une librairie était paradisiaque pour moi. Qu’importe ce que cela pourrait avoir comme conséquence à notre retour à la khaniqah. Je ne voulais même pas y penser.

Aussi difficile qu’ait pu être la vie à la khaniqah pour moi, il y avait aussi des avantages dont le plus important était



la présence du Maître. Chaque jour nous sortions un grand lit en bois et le placions dans le jardin où le Maître s'installait pour recevoir les gens dont la plupart venaient solliciter ses faveurs, un conseil ou sa bénédiction pour ceci ou cela.

Les jours de réunion, lorsque la khaniqah était remplie de derviches, il était trop pris pour s'occuper de moi. Mais quand les choses étaient plus calmes il me faisait souvent appeler pour savoir comment j'allais...

Une nuit, alors que j'étais assis à côté de lui, le portier vint annoncer un jeune américain qui voulait lui parler. Le Maître donna son accord et on introduisit le visiteur.

Il se trouva que l'homme parlait couramment le persan et l'arabe et connaissait par cœur une bonne partie du Coran. Il avait voyagé toute une année dans le Moyen orient en quête d'un ordre pour être initié et avait rencontré quatre ou trois shaykh d'ordres différents qui lui avaient tous refusé l'initiation

En observant l'échange de l'homme avec le Maître, j'eus l'impression qu'il était sincère dans sa quête et n'était pas un chercheur curieux ou un simple dilettante. Mais il y avait quelque chose d'étrange dans toute la conversation. Voici un homme qui avait cherché pendant des mois à entrer dans la voie et qui se trouvait en présence d'un maître de la voie mais, à aucun moment il ne lui exprima son désir d'être initié par lui. Au contraire, la seule chose qui semblait le préoccuper c'était d'exprimer sa sincérité et toute la souffrance qu'il avait vécu lors de ses tentatives d'entrer dans la voie.

Il me vint à l'esprit qu'il était comme quelqu'un qui était obsédé par l'envie de manger des dattes et qui finalement avait réussi à trouver un oasis de

dattiers. Tout ce qui l'entourait était fait de dattes ou consacré à la culture des dattes: les arbres étaient couverts de dattes, des plateaux chargés de dattes l'entouraient et le propriétaire des dattiers était assis là en face de lui et pourtant tout ce qui l'intéressait était d'exprimer son désir fou de manger des dattes.

Après un moment, l'homme demanda au maître s'il pouvait faire quelque chose pour l'aider à trouver un Maître. En guise de réponse le Maître m'adressa un sourire espiègle. Il prit alors un bout de papier sur lequel il marqua un verset coranique en demandant au monsieur de le réciter quotidiennement une centaine de fois avant de se mettre au lit. Si telle est la volonté de Dieu lui dit le Maître, il finira par trouver un maître. L'homme remercia infiniment le Maître et se leva pour partir. A ce moment le Maître lui fit signe de s'arrêter et lui dit que s'il ne trouvait personne pour se faire initier, il pourrait toujours revenir pour se faire initier dans notre ordre. "J'accepterai tous ceux qui ont été rejetés par quelqu'un d'autre" ajouta-t-il avec un sourire. Mais le monsieur ne revint jamais.

A l'époque j'étais désolé pour cet homme. J'eus également un sentiment de supériorité car je pensais que j'étais différent de lui. N'avais-je pas trouvé mon chemin vers la voie alors qu'il était encore en train de patauger? J'appris très vite combien j'avais tort et combien j'étais semblable à cet homme. Nous pouvons croire que c'est nous qui choisissons de venir dans la voie mais en réalité c'est Dieu et Lui seul qui nous guide vers la Voie ou qui nous en éloigne et ce, malgré tous nos raisonnements et nos désirs.

Cela arriva un jour comme tous les autres à la Khaniqah. J'étais assis dans la salle de thé essayant de faire mon rappel (zeker). La seule personne



présente avec moi était M.Kobari, un ancien derviche qui s'occupait de toutes les affaires de la khaniqah. Un travail à faire perdre la raison...(Pour donner une idée de l'ampleur de son travail, après la mort de M Kobari, il faudra cinq personnes pour accomplir le travail qu'il effectuait tout seul pendant des décennies)

M.Kobari était un homme extraordinaire au vrai sens du terme. C'était un Majnun, un attiré si brûlant d'amour pour le Maître et pour Dieu qu'il était dispensé de suivre la voie suivant le procédé ordinaire. Fait extrêmement rare à chaque ère mais surtout quasiment inexistant à notre époque fait de matérialisme, d'avidité et d'égoïsme. En tant que tel, il est difficile de le décrire avec des mots. Malgré cela ou peut être à cause de cela, on raconte plus d'histoires sur lui qu'à propos de n'importe quel autre derviche. Chacune des personnes ayant connu M. Kobari a une anecdote à rapporter à son sujet.

Alors que j'étais assis en face de M. Kobari ce jour là, je me demandais ce que ce serait d'être comme lui -- être un amant aussi sincère --- ne serait-ce qu'un instant. Je savais que ce serait une grande chance pour moi d'avoir une part infiniment petite de sa dévotion malgré tout le temps que j'avais passé sur la voie.

Après un petit moment, j'entendis la voix du Maître à l'extérieur de la pièce. Je levai les yeux juste au moment où il entra dans la pièce. M Kobari continuait à travailler apparemment inconscient du monde extérieur. Le Maître lui dit quelque chose. Il murmura une réponse et retourna à son travail. Un instant après le Maître dit quelque chose d'autre et avec un grognement d'exaspération M Kobari posa son stylo souleva le dessus de son petit bureau et tendit un trousseau de clés au Maître. Prenant les

clés, le Maître sourit et alla ouvrir une armoire de laquelle il retira un classeur avec des papiers et revint s'asseoir près de M. Kobari. Les deux hommes assis côte à côte ignoraient complètement ma présence. Ils avaient l'air de partager un lien profond comme s'ils n'étaient plus des êtres séparés mais une entité unique. Je fermai les yeux et recommençai à faire mon rappel.

Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé car le temps n'avait plus d'importance pour moi à ce moment là. Même d'écrire avec des mots ce qui s'est ensuite passé est difficile vu que les mots sont du royaume de l'esprit alors que ce qui allait arriver appartient au royaume du cœur qui est le silence.

Le premier jour à la khaniqah, lorsque j'étais assis dans la salle de thé après ma débâcle avec le Maître, j'ai fait le vœu de progresser suffisamment en Iran afin de retourner en Amérique en tant que chercheur avancé sur la Voie. Qui sait peut être serais -je le premier américain à recevoir la permission d'initier les autres. C'est avec de telles pensées que je me flattais. A présent j'étais assis dans la pièce aux pieds du Maître et d'un vrai disciple. Je sentis mon être emporté et mes chimères entraînées dans un gouffre que je ne comprenais pas mais qu'on ne pouvait qu'accepter et expérimenter. C'était comme si j'étais suspendu à une corde au dessus d'un grand vide et la seule chose que j'avais à faire était de lâcher prise, de me laisser aller pour être englouti par ce vide et perdre mon moi. Je n'avais même pas à faire quoi que ce soit; je devais seulement me laisser aller et je savais au fond de moi que je cesserais alors d'exister. "je" serais alors rien; il n'y aurait plus de voie.

Aussi ridicule que cela puisse paraître avec du recul, au même moment je savais aussi que je ne désirerais plus de cheeseburger ou mes chers livres ou que je n'appellerai plus un vieil ami



pour discuter, que je n'aurai plus besoin de voir ma famille ou d'aller avec une femme. Je ne voudrais plus rien. Tout ce que j'avais connu ou désiré serait désormais insignifiant.

Je regardai dans l'abîme, dans ce néant et je sus ce qu'il signifiait mais je ne pouvais pas me laisser aller. Et à ce moment je me rendis compte que achever la voie ne m'intéressait pas, que tous mes fantasmes sur la perte ou l'effacement totale de soi n'étaient que chimères et rêves en état d'éveil. On m'avait offert l'occasion en un clin d'œil de parcourir la voie et j'étais incapable de la saisir. Je ne pouvais pas tout simplement renoncer à ma personne. Je ne pouvais pas lâcher prise et me laisser aller.

Bien que je me sois apitoyé sur le sort du monsieur qui était venu voir le Maître, je ne faisais en fait que me tromper moi même en croyant que j'étais supérieur à lui. Moi aussi je n'étais rien d'autre qu'un chercheur de dattes perdu au milieu des dattiers. Malgré le fait que son but était là en face de lui, il ne pouvait pas ou ne voulait pas le voir. Et il en est de même pour vous. Mais nous ne pouvons pas l'accepter. Tout comme ce pauvre chercheur dans l'erreur ; nous fuyons le but mais nous n'avançons pas vers lui parce que nous ne pouvons pas supporter l'idée d'avoir à abandonner nos divers liens et désirs. Nous nous cramponnons à ces derniers et quelle que soit la raison pour laquelle nous sommes venus à la voie, ce n'est en tous cas pas pour atteindre Dieu. Pareils à des enfants qui font de leurs vêtements des montures pour jouer, nous sommes montés sur nos chevaux de vêtements et croyons que nous allons au champ de bataille. Mais à la moindre alerte, au moindre signe véritable du combat nous cachons nos visages avec ces vêtements et nous fuyons.

Quelques semaines après avoir constaté mon incapacité à renoncer à ma personne, mon manque total de toute intention d'achever la voie et d'atteindre Dieu, le Maître prononça un discours au cours d'une cérémonie spéciale qui eut lieu un jour de réunion. Voici les dernières phrases de ce discours. "Les gens viennent à la khaniqah en prétendant chercher Dieu. Mais en réalité ils désirent des choses qui ne sont pas Dieu. Ils disent, "S'il vous plaît priez Dieu pour moi à propos de ceci" ou "Demandez à Dieu de nous pardonner cela" ou encore "S'il vous plaît faites ceci ou cela pour moi" --- toutes choses qui n'ont rien à voir avec Dieu. En agissant ainsi, ils oublient "d'écouter avec le cœur" raison pour laquelle ils sont censés se trouver ici. " A ce niveau le Maître fit une pause et regarda l'ensemble des derviches présents. Puis il poursuivit. "L'essence du soufisme est le taslim, la soumission à Dieu. Ainsi, vous devez vous soumettre totalement à la volonté de Dieu pour ceci ou cela, pour tout. Autrement vous n'êtes véritablement pas du tout derviche"

Depuis ce jour, je ne suis pas encore parvenu à me considérer comme étant un derviche.

*Ô toi qui durant toute une vie
a désiré l'union avec Lui*

*Pourquoi n'es tu pas allé au delà de tous les
désirs*

pour l'amour de ce désir?

- Maghrebi

*Article traduit du magazine "SUFU", n°7,
automne 1990, et déjà publié dans une
précédente lettre soufie.*



Le tumulte de l'Amour

Poème

Dr. Javad Nurbakhsh

*En provenance du cœur de chaque atome j'entends : « Ô l'ami, Ô l'ami ».
Ne regarde pas l'atome au milieu car qui est-ce à par Lui, c'est Lui, c'est Lui.*

*Le murmure de la raison et de l'amour provient du souffle d'un seul flûtiste,
la raison discute mais l'amour cherche le tumulte.*

*Le pauvre amoureux a été déshonoré de la ville pour rien,
l'ami demande et cherche dans le marché de l'amour.*

*La voie de la réalité est une, pourquoi alors tant d'ornement ?
J'interrogea le maître et il dit : pour la parure.*

*Cherche l'œil qui peut voir Dieu (Haqq) pour que tu puisses regarder Sa face,
car le désir est un vagabond volage qui à chaque souffle se trouve à une nouvelle
porte.*

*L'océan en apparence se nomme vague et bulle,
c'est de l'eau même si tout est goutte, océan et ruisseau.*

*L'ami est le donateur de lumière, emprunte l'œil de Lui,
pour que tu vois clairement Sa splendeur répandue partout.*

Extrait du Divan du Dr. Javad Nurbakhsh. - Traduit du persan.



Glossaire

Ci-après la définition de quelques termes fréquemment employés dans les textes soufis.

- ✚ **Zèkr** : rappel ou souvenir de dieu (concept similaire au mantra indien)
- ✚ **Khanéqah** : maison de soufi
- ✚ **Nafs** : égo, moi.
- ✚ **Sama** : séance de méditation, écoute du coeur
- ✚ **Derviche**: aspirant sur la voie Soufie
- ✚ **Javanmardi**: chevalerie
- ✚ **Hal**: état spirituel
- ✚ **Maqam**: station spirituelle
- ✚ **Mohassébé** : examen de conscience
- ✚ **Fekr**: réflexion

A propos de la Lettre Soufie...

La Lettre Soufie est une compilation d'articles récents publiés sur le site web www.journalsoufi.com et distribuée électroniquement. La plupart des articles sont des traductions d'articles écrits en anglais et en persans dans le magazine Sufi (<http://www.nimatullahi.org/MAG.HTM>)

Appel à participation!

Nos avons toujours besoin de traducteurs de l'anglais (ou du persan) vers le français pour des textes extraits de la revue en langue anglaise SUFI ou bien de la version en langue persane. Si vous voulez participer aux traductions et faites partie de la confrérie Nématollahi, veuillez contacter le webmaster du site journalsoufi.com (admin@journalsoufi.com)



A propose des Auteurs...

Dr. Javad Nurbakhsh maître de l'ordre Nématollahi des soufis (ordre fondé au XIVème siècle par Shah Nématollah Vali). Né le 10 décembre 1926 à Kerman en Iran, décédé le 10 Octobre 2008 en Angleterre, lauréat de la faculté de médecine de Paris, praticien et chef du département de psychiatrie à l'université de Téhéran jusqu'en 1978, il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages historiques et biographiques, de traités et de recueils abordant tous les aspects de l'enseignement soufi, et d'un dictionnaire encyclopédique sur le soufisme. Dr. Nurbakhsh à été initié dans la voie Soufie Nématollahi à l'age de seize ans. A vingt ans, il fut nommé cheikh (directeur spirituel) par son maître Munès 'Ali Shah, puit devint lui même maître de la confrérie Nématollahi à la mort de son maître. Il était alors âgé de 26 ans.

Jeffrey Rothschild est docteur en littérature anglaise de l'Université de New York, ou il enseigne en tant que professeur associé. Il est l'auteur de « Bestower of Light » (Donateur de Lumière), (KNP 1998), une biographie du Dr. Javad Nurbakhsh, et a traduit en anglais de nombreuses publications du centre soufi Nématollahi.



Adresses des Maisons de Soufis

Adresse des Maisons de Soufis de la confrérie Nématollahi en pays Francophones
(liste complète sur site <http://www.journalsoufi.com>):

Afrique

63 Boulevard Latrille
BP 1224 Abidjan,
CIDEX 1 Côte d'Ivoire
Tel :225-22410510

Quartier Beurivage
BP 1599 Porto-Novo
Bénin
Tel :229-21-4706

Azimmo Secteur 16
Villa 12
Ouaga 2000
17 B.P. 1790 Ouagadougou 17
Burkina Faso

Villa D89
Pres Residence Hotel Wawa
Magnambougou Fasso-Kanu
BP 2916 Bamako
Republic of Mali

Liberté VI extension,
croisement rues GY 113 et GY 94
Villa N°1
BP 5871 Dakar Fann
Senegal
Tél /Fax: (221) 33 867 38 69
e-mail: kntdakar@yahoo.fr

Canada

1596 Ouest avenue des Pins
Montreal H3G 1B4
Quebec, Canada
Tel:(514) 989-1411

1784 Lawrence Avenue West
North York, Toronto, Ontario
Canada M6L 1E2
Tel :(416) 242-9397

1735 Mathers Avenue
West Vancouver, B.C.
Canada V7V 2G6
Tel:(604) 913-1174

France

50 Rue du Quatrième Zouaves
Rosny-sous-Bois 93110
Paris, France
Tel :33- (0)1-48-55-28-09

116, avenue Charles de Gaulle
69160 Tassin-La-Demi-Lune
Lyon, France
Tel :33-(0)4-78-34-20-16

